



PREMIÈRE LEÇON DE NAVIGATION PRÈS DU VIEUX-PORT, LE 14 SEPTEMBRE.



CE JOUR-LÀ, SALIM GRABSI EST LE SEUL « DARON » À BORD.



FATHIA DJEDID ET MALIKA AISSAT.

Marseille

LES DARONNES PRENNENT LE LARGE

Pour apprendre à naviguer et transmettre cette liberté à d'autres femmes des QUARTIERS POPULAIRES, elles ont mis le cap sur la mer. Dans cette ville portuaire, où les plaisirs aquatiques restent si inégalitaires, c'est une mini-révolution. Reportage ●

PAR MARIE-FRANCE ETCHEGOIN PHOTOGRAPHE YOHANNE LAMOULÈRE



MALIKA AISSAT



SARAH MAMADI

sentie aussi libre », s'écrie cette ancienne infirmière, à l'unisson de toutes les quadras et quinquas qui ont embarqué ce jour-là. En se retournant vers la terre, elles aperçoivent leurs cités. Vues sous cet angle, elles les trouvent « presque belles » et réalisent à quel point leurs barres de béton sont proches de ce rivage qu'elles admirent parfois depuis leur appartement : sous leurs yeux de frères esquifs se glissent entre les énormes paquebots, elles devinent les plaisirs du cabotage, s'imaginent sur un vieux gréement ou un Zodiac... avant d'entendre les voix de l'assignation sociale leur murmurer : « Ce n'est pas pour vous ». Alors, quelle victoire de filer aujourd'hui sous la brise !

Le mistral ne s'est pas encore levé, mais leurs corps tanguent avec le roulis. C'est leur première leçon de « conduite » en mer. Toutes s'étaient à tenir la barre, et peu à peu, la peur et les soucis s'envolent. Sarah Mamadi jubile sous son gilet de sauvetage, elle, la « fille du ●●●

●●● désert », qui d'ordinaire trempe à peine ses orteils. Fathia Djedid, qui pour l'occasion s'est composé un « look très Hamptons », s'amuse comme une folle. Soraya Larguem et Nanou Tir, aussi, même si elles ont opté pour un « style croisière » des plus classiques. Et quand leur embarcation croise les catamarans de la Juris'Cup, la régatée des professionnels du droit, aucune n'a la langue dans sa poche. « On a besoin de vous, mais en aide juridictionnelle ! » lancent-elles aux avocats, engagés dans la course aux côtés d'une kyrielle de notaires, d'huissiers et de magistrats. Ces habitués des sports nautiques, qui chaussent leurs Dockslides comme une seconde peau, esquissent un petit signe de la main, tandis que les joyeuses novices poursuivent leur route. Deux mondes qui se frôlent et qui parfois se touchent. Car, à Marseille, rappellent les daronnes, les classes populaires n'habitent pas seulement en périphérie, mais aussi dans le centre et dans les quelques cités du sud de la ville. Les plages du Prado ou des Catalans, l'anse de la Fausse-Monnaie et les rochers de Malmousque ne sont pas exclusivement réservés aux « riches ». N'empêche, si, dans les enclaves « à bourgeois et à bobos », hisser les voiles est une évidence, c'est tout le contraire dans les zones déshéritées de la métropole. En particulier celles du nord, depuis lesquelles il faut souvent une heure de bus pour rallier une crique ou une plage pourtant à quelques encablures à vol d'oiseau, où les jeunes, surtout les garçons, ne connaissent de la plaisance que les scooters des mers bien pétaradants (quand ils ont de l'argent pour s'en procurer), et où les enfants sont priés de jouer au foot et de prendre pour modèle Zinedine Zidane plutôt que Florent Manaudou, licencié du Cercle des nageurs, le club de natation des beaux quartiers.

C'est aussi pour « recouder ces deux parties de Marseille » que l'« opération daronnes » a été lancée, souligne Salim Grabsi, le seul homme à bord en cette fin d'été (à l'exception du skipper) parmi la petite bande d'apprenties « moussaillonnes ». Lui non plus n'a pas exactement le pied marin. Mais il a cofondé Le Sel de la Vie, un réseau de militants investis dans de multiples projets. Ici, un McDo transformé en « restaurant solidaire » après avoir été réquisitionné par ses salariés, dont la fronde avait fait jusqu'aux gros titres du « New York Times ». Là, une prépa de médecine entièrement gratuite pour les jeunes des « territoires oubliés ». Mais aussi une Force d'action rapide éducative, composée d'enseignants bénévoles, qui se déploie partout où menace le décrochage scolaire. Ou encore des psys mobilisés contre la « détresse mentale » qui mine de plus en plus de familles. L'un d'eux se déplace même à domicile. Marseille regorge de bonnes volontés.

D'ailleurs, les premières candidates au permis bateau s'occupent en général plus des autres que d'elles-mêmes. À Bassens, cité du 15^e arrondissement tristement célèbre pour ses fusillades entre gangs de trafiquants, Nanou a voulu pallier, il y a quinze ans déjà, l'absence de centre social avec son Amicale des Femmes. À tel point que les habitants l'appellent parfois « madame la Maire »



et qu'Emmanuel Macron lui a rendu visite lors de l'un de ses déplacements. « Tous les jours, raconte-t-elle, on se retrouve avec les mamans autour d'un café et on agit. » Aide aux devoirs, prévention de la délinquance, accompagnement en insertion professionnelle, lien avec les bailleurs. Soraya fait la même chose dans le 3^e, un arrondissement du centre, en voie de réhabilitation, mais toujours détenteur de records en matière de marchands de sommeil et d'immeubles insalubres. « Je vis dans les favelas, résume cette secrétaire médico-sociale, dont l'un des neveux figure dans l'interminable liste des jeunes tombés sous les balles à Marseille. Malgré la misère, les gens ont la richesse du cœur. Jamais je ne les abandonnerai. » Le nom de l'association qu'elle a créée ? Le Meilleur Est Avenir. Soraya veut y croire, tout autant que Sarah, Malika, Amel, Nabila ou Assia, qui s'activent au sein des Belles de Saint-Mauront (un quartier du 3^e, à deux pas du Vieux-Port, étiqueté comme l'un des plus pauvres de France, voire d'Europe), des Hirondelles (nom d'une cité du 13^e infestée de rats), ou encore de Féminin Sacré, un collectif qui se bat pour valoriser le rôle des mères. « Dans cette ville, s'enflamme Salim Grabsi, 80 à 90 % des associations qui comblent les manques laissés par les institutions sont animées par des femmes sans qui Marseille

YOHANNE LAWOUIÈRE



POUR POUVOIR NAVIGUER, LES « DARONNES » APPRENNENT À NAGER (ICI À LA PISCINE DES MICOCOULIERS).

aurait depuis longtemps explosé. Quand je vois comment elles jonglent entre leur famille, leur travail et leur engagement militant, je me dis que ce sont des triathlètes ! » Qui, à bord d'« Echo 90 », méritent bien de souffler un peu. Pas pour longtemps, car chacune a pour mission de recruter dans sa cité d'autres daronnes qui s'initieront à leur tour aux mêmes joies, toujours grâce à une constellation de bonnes volontés associatives.

L'an dernier, déjà, des propriétaires de navires, membres de Marseille Capitale de la Mer, ont proposé des virées d'une journée à leurs concitoyens moins aisés. En ce mois de septembre, Mixivoile, spécialiste des stages pour les personnes en insertion, a prêté son deux-mâts. Et Michèle Rubirola, éphémère maire de la ville en 2020 et désormais première adjointe, a décidé de rejoindre, avec son propre bateau, l'aventure maritime du Sel de la Vie. Bientôt, « Capitaine Fanny », une Parisienne qui a restauré une barque de pêche en bois, donnera, elle aussi, des cours de pilotage. Mais avant, les daronnes doivent, pour des raisons de sécurité, se mettre à la natation, une nouveauté pour la plupart d'entre elles. Il faut dire que Marseille, malgré ses 57 kilomètres de littoral, est la ville de France où l'on pratique le moins la brasse, même parmi les jeunes générations. Aujourd'hui encore, seulement 56 % des élèves de CM2 maîtrisent les mouvements (contre 88 % dans l'ensemble de l'Hexagone). Dans les quartiers dits « prioritaires », c'est pire. Beaucoup de piscines sont fermées, à force de se dégrader sous les quatre mandats de Jean-Claude Gaudin.

“NAGER, C'EST s'émanciper ET LUTTER CONTRE LES DÉTERMINISMES.”

NABILA BARTI, AUXILIAIRE DE VIE

Son successeur, Benoît Payan, a promis des travaux. Mais c'est cher et c'est long. En attendant, les daronnes s'entraînent dans les eaux, souvent froides, de l'Estaque, dernier petit port du nord marseillais avant les calanques de la côte Bleue. Et se démentent pour obtenir des créneaux

en attendant de ne pas savoir barboter », confie cette auxiliaire de vie qui s'autorise enfin à apprendre. Fini l'autocensure. Nager, disent-elles toutes, « c'est s'émanciper et lutter contre les déterminismes ». Naviguer, n'en parlons pas. « Au quartier, pas mal d'hommes en sont babas. » Tempête sous les crânes des « darons », tandis que, avec Salim Grabsi, leurs épouses ou compagnes rêvent de plus en plus haut. Pourquoi pas des « bateaux lib » sur le Vieux-Port ? « On retapera des rafiots, ça créera des emplois, et, quand on aura nos permis, on organisera des balades pour ceux qui n'ont pas les moyens. » Rien n'arrête les futures « matelotes ». Les jeux Olympiques ? Et les cérémonies d'ouverture des compétitions de voile qui se tiendront à Marseille ? Elles veulent aussi en être. « On s'invitera de force s'il le faut », chacune à bord de son navire, drapeau aux couleurs de leur quartier claquant sur la rade. Allez les daronnes ! Hisse et oh ! Et bon vent ! ●